

## ***Lettre à l'absente***

**Paru dans *Les Mots des autres*, Editions FRMK, 2002**

*Athènes, les 16 août 2002*

Dans une lettre récente, D. me disait avoir envie d'écrire un livre « imprudent et cru », « dangereux et irresponsable ». Je me dis ça aussi. Lorsque je pense à toi.

J'aimerais écrire un livre sur toi, sur ce qui nous est arrivé, sur ce qui nous arrive encore. Je pense que ce livre a déjà été écrit mille fois par d'autres. Mais : donner ma version des faits.

Je ne le ferai pas.

J'imagine qu'on a tous des « livres impossibles » à notre actif.

C'en est un. Tu es l'un de mes livres impossibles.

Tout ce qu'on ne pourra jamais écrire, sous peine de tout détruire autour de nous, de se salir soi-même... Tu y songes ?

Lorsqu'il écrivait *Monsieur Paul*, Calet en lisait une page à sa femme tous les soirs. Et, chaque soir, elle pleurait d'y découvrir leur vie brocardée. Chaque soir, il lui lisait ce qu'il ne parvenait pas à lui dire. Leur défaite. Quelle torture... Calet a tout foutu en l'air. Sa vie avec elle. Il a tout cassé. Et elle, très certainement.

Il l'a bel et bien publié, ce livre. Leur fils a été interné, je crois. Le Paul en question...

Combien sont-ils à avoir commis cet acte dément et suicidaire ? Difficile d'en juger. D'autant qu'ils s'en sont le plus souvent défendus. Parce qu'il est réducteur d'appréhender une œuvre sous ce jour exclusif. Et parce qu'en dernier recours, ils

devaient se protéger. Cette tricherie va avec la folie initiale : écrire le livre limite et prétendre qu'il ne l'est pas. Sauver sa peau au dernier moment.

Il m'est arrivé d'écrire des pages dangereuses. Je me suis empressé de le passer sous silence ou de prendre une mine of-fusquée : fiction, mon cher ! qu'allez-vous croire ?

Mais il reste tellement de pages impudiques, méchantes ou impardonnables que je n'ai pas écrites... Il y a toi, entre autres.

Nous sommes bien limités. On sacrifierait tout pour la littérature, on lui donnerait volontiers ce qu'elle exige de nous, mais non. L. me l'a confirmé, lors de notre dernier déjeuner. Elle dont le succès est pourtant si évident, colossal : crois-tu qu'elle soit plus affranchie que nous ? Elle sait pertinemment ce qui suffirait à anéantir l'abri qu'elle s'est bâti : « Je l'écris, ce livre. Et je perds tout. » Lorsque nous nous sommes séparés, dans la rue, je lui ai dit que je retournais travailler à mon roman. Elle a lancé en riant : « Je ne vous envie même pas. » (L. s'est mise au vert.) Alors je lui ai répondu : « Le prochain sera le bon. Ce sera le livre *dangereux*. Pour vous comme pour moi. » Nous avons ri. Elle savait pourtant que non : nous ne l'écrirons certainement pas ce livre.

Et nous voilà repartis en fiction, bardés de nos masques, nos transpositions, nos phrases savamment composées, prêtes à démentir toute implication, alors que le mal est fait, mais en sourdine, en costume, en filigrane.

Oui, c'est suffisamment dangereux comme ça. Il ne faut pas croire : ça cogne déjà pas mal.

« Je tiens ma folie en laisse comme d'autres des chiens hargneux. J'ai un cutter dans la poche mais jamais rien ne s'y frotte. » Si je pouvais, je citerais en entier cette lettre que D. m'a envoyée. « Il faudrait écrire des livres comme si vraiment on était sûr de mourir ou de disparaître juste après le point final. » Oui, c'est ainsi, et seulement ainsi que certains livres pourraient

advenir. Quelle plaie... Nous sommes si peu sûrs de mourir après le point final.

Jean Rhys avait une autre suggestion : « J'ai longtemps pensé que toute écriture devait rester anonyme. » Elle ajoute, parlant de son mari : « Max ne comprend rien aux livres. Très peu de gens y comprennent quelque chose. Les livres sont mystérieux, pas mécaniques. Et le seront toujours. Je pense vraiment que les écrivains ont une vie difficile et que personne ne les aime ! Jusqu'à ce qu'ils soient morts. Alors ils deviennent parfaitement respectables et utiles. » C'est une chose entendue : les écrivains sont donc là pour dire ce qu'il ne faudrait pas dire... Jusqu'à l'insupportable. Jusqu'à tout saborder. Cette exigence est notre plus courante trahison. On essaie. On y va. Puis, on se dérobe. Parce que non. Ça ne se dit pas. Ça va vraiment nous gêner la vie. L'écrivain se tient dans cet entre-deux : la rouerie et la disgrâce, la dérobade et le désastre.

Tu me diras, je suis bien heureux d'écrire des fantaisies. Nos vies s'en ressortent plus intenses et plus fortes grâce à la fiction. Et puis, je l'ai dit, nous sommes bien là, en fin de compte, masqués, mais à bon entendeur, salut.

Et néanmoins... Il est des jours où je me passerais volontiers de tous ces décors de carton-pâte, ces projecteurs, ces artifices.

Tu me manques alors je t'écris.  
Voilà le seul axiome.

Tu vois, c'est si difficile d'écrire ne serait-ce qu'une lettre « dangereuse et irresponsable », « imprudente et crue » qui parlerait de toi.

\*

J'ai beaucoup pensé à nous pendant l'été. Et à mon isolement. J'ai écrit, sans trop sortir. Repeint l'appartement rue de Belfort avec mes amis. Et écrit encore. Regardé de temps à autre mon plafond, tirant mille et un bilans, tantôt catastrophistes et absurdes, tantôt criants de vraisemblable. Il m'est arrivé de pleurer aussi. Deux fois. Longtemps. C'est rare et j'en suis content. Je veux croire que je fais des progrès. Car c'est bon de pleurer.

J'ai passé un été pénible.

Il y a eu Berlin. Cent fois, mille fois Berlin, oui, ça m'a sauvé, comme c'était bon, mais après : pénible comme jamais. Ce ressassement. Ces impasses continuelles. Quoi que je fasse.

Et toi. Si loin.

Je suis seul.

Je n'ai rien contre lui. Même pas. Mais il est là. Il est ce mur entre toi et moi. Ou plutôt : toi au milieu. Il a gagné, je sais. Par avance.

Alors j'ai besoin de l'écrire. Notre victoire – quoi : notre histoire – et ma défaite. Deux mouvements inversés qui tracent pourtant des trajectoires parallèles. Qu'est-ce qu'il y a à comprendre là-dedans ? Cela vaut sans doute pour toutes les relations adultères. Que ce mot est laid...

Une victoire et une défaite qui naissent, grandissent et meurent jumelles, mêlées.

Un anneau de Möbius dans lequel nous retrouvons la vie mais qui nous laisse face contre terre, liquidés.

Vas comprendre.

Je te revois arrivant chez moi, le souffle court, avec une telle impatience. Je te disais : ne t'inquiète pas, s'il nous l'avons fait, c'est qu'il le fallait, et la preuve : c'était bon. Nous nous éton-

nions chaque fois que ce soit si bon. De ton côté, tu m'as souvent répété : toi et moi, qui aurait cru ça possible ? Certes.

Nous sommes innocents, t'ai-je écrit un jour. Autrement la vie serait beaucoup plus simple. Si l'on devait pendre les gens qui s'embrassent alors qu'ils n'ont pas le droit, la vie serait très simple, mais elle ne l'est pas et personne ne nous pendra, nous sommes seuls à fabriquer la corde qui nous encercle le cou et il faut s'éviter cette peine. C'est comme ça et c'est toi, à ton insu, qui me l'a appris.

Tu as pleuré, ce matin là.

Mais c'est ainsi que je te voyais : libre ; infidèle mais libre. Avec ces deux histoires que tu tenais à bout de bras. Et le cou dégagé. Pas de corde. Tout simplement libre parce que voilà, ça s'était présenté : on était des amoureux. Il y a des choses auxquelles on n'échappe pas. Même si ça doit se payer un jour.

À chaque histoire, je rachète les *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes. Je les relis. Je fais des croix dans la marge. J'ai remarqué que, d'exemplaire en exemplaire, les croix ne sont évidemment jamais au même endroit.

« On me dit : ce genre d'amour n'est pas viable. Mais comment évaluer la viabilité ? Pourquoi ce qui est viable est-il un bien ? Pourquoi *durer* est-il mieux que *brûler* ? ».

Quand je t'ai fait lire cette phrase, tu as aimé ce mot : *brûler*. Ça sonnait juste. Tout était là. Je n'ai rien dit. Mais, tu sais, ça me pliait le ventre, je sentais les brûlures, je respirais les cendres, c'était étouffant. Je pensais, je priais : pas *brûler*, mais *durer* le plus possible, car c'est possible (d'ailleurs : qui me dit aujourd'hui que non ?).

J'ai brûlé.

Pardon : je brûle.

Et lui, qui continue de durer.

\*

L'été est fini. Paris s'est repeuplé. J'ai bon espoir. Je sors tous les soirs de chez moi. T. m'emmène partout. Nous poursuivons le même oubli. Nous nous retrouvons dans des appartements inconnus. T. connaît toujours une ou deux personnes. Je parle à des gens que je ne reverrai jamais. Je sens bien que je ne suis pas fait pour ça. Mais Dieu que ça me fait du bien en ce moment. Je bois plus que de raison, ça me facilite la tâche. Voilà, je me perds, je me disperse.

Tu n'aimes pas mon teint gris, au matin. Tu aimes mon visage quand je suis malade, nuance.

C'est vrai, mon corps se fatigue. Mais je meurs moins ainsi.

Tout ça ne me rendra pas ton visage. Peut-être le temps est-il mon allié. Comment appelle-t-on ça ? Une illusion nécessaire ? Comme l'écriture.

J'ai perdu.

Mais je vais à la défaite avec l'impression d'être plus vivant.

J'aimerais que tu me trouves beau lorsqu'on se reverra. J'aimerais que ton désir n'ait pas disparu. Je suis sûr que tu trouveras le moyen de m'embrasser furtivement, à l'abri des regards. Peut-être fera-t-on l'amour à nouveau. Comme l'autre fois. Et après ?

Jusqu'à la prochaine fois.

Ce qui s'appelle : brûler à petit feu.

J'en ris, à défaut...

Tu figures dans la plupart de mes textes depuis quelques mois. Tu le sais. Tu traverses tout. J'ai besoin de ton ombre, partout. J'ai besoin de nous raconter même si je ne peux pas vraiment. J'ai besoin d'écrire ce livre imprudent et dangereux même si je dois te protéger. Alors je te distille. Je t'émiette. Je

te sème. Je te force à m'accompagner encore. Je t'enverrai tout très bientôt, y compris cette lettre, tu me diras si tu acceptes que ce soit publié, je ne ferai rien sans toi.

Tu m'as fait revenir à la vie. Tu m'as aussi replongé en enfer, mais c'est le prix, la conclusion de la vraie vie.

Non, pas de conclusion. Pas la nôtre. Par pitié.

Je t'ai dit, fin juin, que je résiliais notre contrat, que c'était trop dur pour moi. Mais voilà : on n'a pas tenu. Je m'en doutais. Sur ce grand lit : « Tu m'as manqué », as-tu murmuré. Alors j'ai compris : ce n'est pas fini. Ce n'est pas fini depuis un bon bout de temps.

Je ne sais plus ce que j'en pense, si je souffre ou quoi. Lorsque tu disparais, je m'efforce de ne plus penser à toi. Lorsque tu réapparaîs, je te prends dans mes bras. Les brûlures me font moins mal, alors je persiste. Jusqu'aux cendres, peut-être. On ne doit plus rien sentir quand on est en cendres. Ai-je tort ?

J'ignore ce qui se passe dans ta tête. Juste : tu me reviens. Alors je pose mes mains en bas de ton dos et tu gémisses parce que tu es bien. Voilà tout ce que je sais.

Je t'attends. Encore une, deux, trois fois, cent fois, j'ouvrirai la porte quand tu frapperas. Dans l'intervalle, je t'oublie. Je te chasse de ma peau, de mon esprit, de mes draps, de ma mémoire, pour vivre mieux, et j'y arrive, oui, j'y arrive. Parfois je me dis que je suis un cœur sec, mais c'est pour survivre, et tant mieux si ça marche.

Je t'ouvrirai, chaque fois, jusqu'à ce qu'on te remplace, c'est une loi curieuse, mais avant ça, j'ouvrirai, mes bras, mon cou, puis je t'oublierai tout à fait. Ou nous nous marierons dans trois, quatre, cinq ans. Je n'y crois pas mais ça me fait sourire.

À cette heure, tu dois sommeiller, le corps calé contre celui que tu aimes.

Il y a un air de Barbara qui s'appelle : « Lettre à l'absente ». Lorsqu'on m'a demandé d'écrire cette lettre, je n'ai pas tout de suite compris que je ne serais capable que de ça. T'écrire à toi.

X.